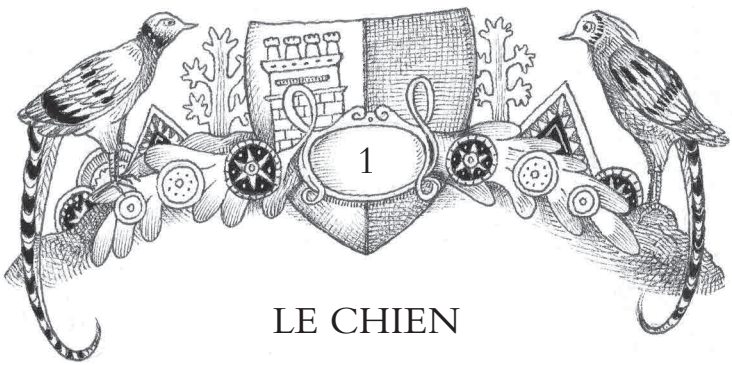


1

LE CHIEN

Le bruit d'une cavalcade tira Fulmir de ses rêves. Il quitta le chemin et entra dans le premier fourré en contrebas, où il s'accroupit. Un chien reposait dans la pénombre, haletant, un œil fermé, l'autre non. Fulmir devina plus qu'il ne vit le poil souillé au niveau de la cuisse : l'animal était blessé.

Les soldats passèrent à fond de train, une vingtaine d'hommes du duché Noir. En route vers le château de Sance, probablement. Fulmir haussa les épaules, un geste habituel chez lui,

et qui pouvait signifier pas mal de choses. Il méprisait la guerre, cela est sûr, même s'il l'avait connue de près.

Il s'extirpa du buisson en grimaçant car ses vieux os le faisaient souffrir. Le ciel bas annonçait la pluie. Fulmir se rajusta, s'épousseta, et s'apprêta à reprendre la route. Une plainte l'arrêta net. Le chien…

« Non, pensa-t-il. Je ne vais point me mettre ça sur le dos. Le temps est fini où je… Non, non, non ! »

Il s'élança, bien décidé à laisser le blessé à son sort. Mais quand celui-ci pleura à nouveau, le nain Fulmir ressentit une pression au niveau du cœur. Pestant contre lui-même, il rebroussa chemin. Le chien l'accueillit en agitant la queue. Fulmir le caressa d'une main experte – il avait eu des dizaines d'animaux dans sa longue vie –, lui donna à boire à la gourde et entreprit de nettoyer la plaie, un coup de fourche assez profond.

– Comment t'appelles-tu ? Qui t'a percé de la sorte, petit tonneau ?

Le chien, pansu, aux pattes boudinées, méritait ce surnom. Les animaux bien nourris étaient rares en ces temps troublés où la famine menaçait.

Fulmir appliqua un baume sur la blessure, puis il enserra la cuisse dodue et frémissante dans un bandage.

– Bois encore un coup. Bien… Je vais te laisser une galette… deux ! Repose-toi jusqu'à la nuit. La nuit, tu comprends ? Ensuite rentre chez toi, chez ces bons maîtres qui t'engraissent… s'ils vivent toujours.



Fulmir regretta ces dernières paroles. Il sourit bêtement et, sans un mot de plus, remonta sur le chemin.

Les nuages avaient migré au nord : il ne pleuvrait pas, tout compte fait. Le nain haussa les épaules au spectacle du soleil revenu et se mit en marche.

Son bâton de pèlerin frappait le sol avec régularité : tap… tap… tap…

« Il ne pleure plus, songea-t-il, soulagé. Brave animal. Il y a plus de courage dans la queue d'un chien que dans le cœur de trois humains. »

Il augmentait son allure par degrés, curieux d'évaluer l'état de ses jambes et du reste. Le souffle était bon, et les douleurs osseuses diminuaient déjà. Un son léger, un râle, lui fit alors tourner la tête.

Le chien était là, sur le chemin, clopinant à trente pas derrière Fulmir, qui fut pris d'une rage soudaine et se mit à rugir :

– Va-t'en ! Hough ! Je ne veux personne avec moi, personne ! Je dois être seul, par Dieu ! Hough ! Brrrr ! Houou !

Il ramassa un caillou, le brandit.

Le chien, la tête baissée, avançait toujours. Il comprenait la menace mais préférait l'ignorer.

– Tu l'auras voulu !… Personne avec moi dans ce voyage…

Et Fulmir fils de Kernagon lança la pierre.